

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE BI-MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTIÈME ANNÉE

N° 24. — 15 DÉCEMBRE 1887

PARIS

BUREAUX : 5, RUE DES PETITS-CHAMPS

—
Réserve de tous droits.

TABLE DES MATIERES DU N° 24.

	PAGES
Avis.....	745
Le Spiritisme et la science.....	745
Photographie simultanée du médium et de la force matérialisée.....	755
Esprits savants incroyables.....	759
L'enseignement de l'homéopathie.....	760
Sorcières et possédées de Chateauneuf.....	762
Considérations sur la prière.....	767
Pensées de Carita et Réflexions de Marie (Fin).....	770
Applications industrielles et divers.....	772
Table générale des matières de la <i>Revue spirite</i> pour 1887.....	773

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, rue des Petits-Champs, 5.

Les vendredis de chaque semaine *séances spirites*, par la Société scientifique du spiritisme, 5, rue des Petits-Champs, de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue Spirite* paraît du 1^{er} au 5 et du 15 au 20 de chaque mois, par cahiers de 2 feuilles grand in-8, soit 32 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. Chaque numéro séparé : 0,60 cent.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 28 premières années, 1858 à 1885, prises séparément, 5 fr. 60 cent. le volume, port payé. La collection complète, 29 volumes, 160 francs, port payé. — 29^e année, 1886, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume.*

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N° 24

15 DÉCEMBRE 1887.

AVIS. — Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de **M. Leymarie**, pour 1888 ; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU

I

Plusieurs journaux parisiens ont annoncé, il y a quelques mois, la *fin du Spiritisme*. On sait que, de temps à autre, les organes de la soi-disant libre-pensée sonnent le glas de nos croyances. La doctrine, il est vrai, ne s'en porte pas plus mal. Les manifestations des Esprits étant aussi vieilles que le monde, et se produisant en vertu de lois absolument naturelles, ne peuvent cesser d'être, parce qu'il plaît à des chroniqueurs fantaisistes de les supprimer. Cependant le *Petit Journal* a déclaré, au mois d'août dernier, que l'on venait de porter, en Pensylvanie, un coup terrible à la croyance aux Esprits. Ce coup terrible a trouvé un autre écho dans la *France*. « La lumière est faite aujourd'hui, disait à la même époque, cette feuille bien renseignée, les spirites sont dans la désolation, le spiritisme n'existe plus ». Et la *France*, éclairée par cette lumière soudaine venue de Pensylvanie, nous apprenait que l'on avait institué, là-bas, une commission pour étudier les faits spirites, qu'après avoir travaillé « pendant trois ans, cette commission avait découvert les *trucs* de Slade et que c'était précisément ce médium qui avait fourni les meilleurs arguments contre le Spiritisme. « Il est probable, disait encore, de son côté, le *Petit Journal*, qu'alors même qu'on aura réduit à néant toutes les doctrines du spiritisme, beaucoup de personnes continueront à y croire, uniquement pour ne pas être obligées de reconnaître qu'elles ont été trop crédules et que l'on s'est trop facilement joué de leur naïveté ».

Depuis que ces journaux ont donné le coup de grâce au spiritisme, on a continué, en effet, à interroger les tables. Elles ont répondu, selon l'usage. Le travail, que nous attendons encore, de la commission de Pensylvanie, n'a pas refroidi l'enthousiasme des adeptes. Il faudrait autre chose que des

propos de journalistes pour empêcher de se développer une croyance qui remplacera probablement, avant la fin du siècle prochain, les religions usées et décrépites.

On commet, en vérité, une étrange erreur lorsqu'on vient annoncer la *fin du spiritisme*. C'est la *fin du catholicisme* qu'on devrait dire. Mais c'est surtout à la doctrine d'Allan Kardec qu'on en veut. Et savez-vous pourquoi? Parce que ces théories, sur les relations des morts avec les vivants, ne sont pas sans effaroucher certaines consciences. Comme il n'existe guère de croyants au matérialisme absolu, on a toujours l'arrière-pensée que les défunts ne sont pas anéantis; mais si l'on s' imagine qu'ils sont dans le ciel, le purgatoire ou l'enfer, on est bien tranquille, les morts, d'après ce système, ne s'occupent point de ce qui se passe sur la terre. Avec le spiritisme la situation n'est plus la même. Les défunts restent là. Ils voient donc les larmes menteuses; ils entendent les prières hypocrites; ils assistent aux simagrées tarifées qui doivent assurer le *repos des âmes*! Ils sont en mesure, par conséquent, de se faire une opinion exacte sur la valeur des regrets de ceux qui restent. Or, la faculté dont ils jouissent ne plaît guère aux survivants. C'est pour cela surtout qu'elle devient si effrayante cette « science occulte » qui permet de converser avec ceux qui « ne sont plus ». Les gens qui font leur devoir, il n'en manque pas, Dieu merci! ne s'effrayent point à cette idée que les *morts* sont auprès d'eux; mais les autres?.. Et voilà le grand secret de la haine, aussi bête que profonde, que l'on professe contre le spiritisme. Il serait inutile de rechercher ailleurs quedans la peur que *ce soit vrai*, la cause de cette haine qui pourra durer longtemps encore, les motifs qui l'occasionnent, c'est-à-dire l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, ne semblant pas devoir disparaître de sitôt.

II

C'est encore d'Amérique, ou, pour être plus exact d'un américain que nous vient, aujourd'hui, la « lumière ». Le D^r Philip Davis a publié, récemment, à Paris, un ouvrage précédé de ce titre à effet : *La fin du monde des Esprits, le spiritisme devant la raison et la science* (1). Je dois rendre justice à ce docteur, en constatant, tout d'abord, que son livre est écrit en bon français. C'est un avantage que M. Davis a sur M. W. de Fonvielle, auquel pourtant, il a emprunté plusieurs épithètes, celles-ci entr'autres : charlatans, sectaires, fanatiques, etc., adressées aux spirites de France et du Nouveau-Monde. Son livre, dit-il, est « le fruit de vingt années de recherches » et d'études expérimentales sur le spiritisme et les singuliers phénomènes

(1) 1 vol. Librairie illustrée, rue du Croissant.

« qui lui sont généralement attribués. Les adeptes de cette croyance, poursuit le Dr Davis, prétendent n'avoir rien à craindre des lumières de la science: ils en invoquent même le contrôle, assurés qu'ils sont du triomphe de leurs doctrines et des manifestations extérieures qui, d'après eux, en montrent la légitimité. J'ai donc examiné les faits et les théories spirites d'après les règles scientifiques les plus étroites et les plus sévères, ne laissant rien passer sans le soumettre aux méthodes d'observation, d'analyse et de synthèse que l'on a coutume d'appliquer à l'étude de tous les phénomènes de la nature, et cela sans parti pris, sans système préconçu, prêt à accepter l'existence des esprits, si cette existence venait à ressortir clairement de mes expériences; mais je dois dire en toute franchise que je n'ai rencontré nulle part ces prétendus intermédiaires entre la terre et les mondes supérieurs. »

Ce savant docteur dit encore :

« Il n'y a rien de nouveau dans la nouvelle croyance. Tout cela est aussi vieux que le monde... Si le spiritisme pouvait de nouveau envahir le monde et soumettre la raison humaine à ses pratiques, loin d'être un progrès, comme ses adeptes le prétendent ce serait un retour aux plus grossières superstitions des âges disparus et la proscription des conquêtes de la science par le fanatisme religieux et la sorcellerie. »

Pour un homme qui se flatte d'agir sans parti pris, sans système préconçu, voilà de bien gros mots, à l'adresse du spiritisme et des spirites. Il nous traite, dès la seconde page de son livre, de fanatiques et de sorciers et il se flatte d'être impartial. De quelles épithètes se servirait-il donc s'il avait un parti pris et un système préconçu?

En somme, ses premières attaques peuvent se résumer ainsi :

1° Le spiritisme est vieux comme le monde, donc c'est un mensonge. Il résulte de cette prétention orgueilleuse, mais exempte, soi-disant, de parti-pris que les civilisations antiques ont toujours été dans l'erreur la plus complète au sujet des apparitions des morts.

2° Si le spiritisme triomphe, il proscriera les conquêtes de la science : donc le spiritisme s'insurge contre la science. Il résulte de cette seconde prétention, toujours dépourvue de parti-pris, que nous sommes les adversaires irréconciliables de tout progrès et de toute lumière parce que nous nous refusons à prendre au sérieux les systèmes matérialistes.

Par conséquent, lorsque nous venons dire, avec preuves à l'appui, que les savants n'ont pu prouver jusqu'à ce jour que nous étions dans l'erreur, nous faisons acte de révolutionnaires et nous nous posons en ennemis du progrès. C'est M. Davis qui a trouvé cela. Il va plus loin que M. Charles Richet qui n'ose pas être aussi affirmatif.

Il s'agit maintenant de réfuter les étranges théories de M. Davis et de bien lui faire comprendre que le *parti-pris* est plutôt de son côté que du nôtre.

III

Le spiritisme, en effet, est vieux comme le monde. On le retrouve à la base de toutes les religions. Voici comment le grand philosophe positiviste, Herbert Spencer explique, par la croyance aux *doubles* et aux *revenants*, l'origine du sentiment religieux chez les hommes (1). « Cette croyance, dit-il, « est engendrée chez l'homme primitif *par les apparitions du rêve*. » Voyons quels effets l'esprit humain tire, d'après M. Spencer, de ces apparitions. « Les *esprits*, ajoute-t-il, ne sont d'abord que des êtres doués d'une organisation physique et morale analogue à celle de l'homme, sauf qu'ils possèdent des *facultés extraordinaires*; peu à peu ils se *dématérialisent*, se multiplient à l'infini, se logent dans toute la nature où ils deviennent les auteurs des phénomènes, enfin se divisent en esprits inférieurs et en esprits supérieurs ou *dieux*.

Il est donc bien vrai, que de tout temps, les hommes ont cru aux Esprits. Pour M. Spencer, ces apparitions du « rêve » ne sont, évidemment, que l'œuvre de l'imagination; elles seraient donc mensongères. Pour nous, elles ont un caractère tout différent et voici le raisonnement que nous pouvons établir afin de leur trouver ce caractère :

S'il n'y avait jamais eu d'autres apparitions que celles résultant des phénomènes du rêve, et si, par conséquent, les *doubles* et les *revenants* n'étaient autre chose que l'œuvre de l'imagination, comment les *Esprits* auraient-ils pu acquérir ces *facultés extraordinaires* qu'on leur reconnaît? Comment auraient-ils pu, sortant du cerveau humain, se parer de qualités supérieures qui n'existaient pas chez leurs créateurs, ceux-ci possédant forcément les défauts inhérents à leur nature? N'est-il pas plus rationnel de penser que les *apparitions* étaient indépendantes des instruments par lesquels elles se manifestaient et que leur supériorité venait d'ailleurs, c'est-à-dire d'une vie plus calme, plus heureuse, d'une vie débarrassée des exigences terrestres? Sans doute, il y a eu, de tout temps, des incarnés meilleurs que les autres et l'on pourrait dire que les hommes rêvaient de préférence à ceux-là. Mais comment étaient-ils devenus meilleurs? Et ne pouvons-nous pas expliquer ce phénomène par la théorie spirite, qui prétend que les existences charnelles se recommencent et que l'on apporte en renaissant, comme le pensaient les anciens, des facultés antérieurement acquises?

Comment donc, je le répète, si la mort était la fin absolue de l'être pen-

(1) Voy. *Principes de sociologie*.

sant. les premiers hommes auraient-ils pu, même en revoyant leurs parents, leurs amis, leurs chefs, en songe et en les revoyant, de la sorte, par un effet de leur imagination, par un phénomène de souvenir et de rêve donner à ces parents, à ces amis, à ces chefs, des facultés supérieures qui n'auraient pas existé dans les cerveaux... reproduisant ces images ? Comment auraient-ils pu les *dématérialiser*, c'est-à-dire les voir plus purs, moralement, qu'ils n'étaient sur la terre ? Comment auraient-ils pu avoir même l'idée, même le sentiment, d'être plus parfaits qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, s'il n'y avait eu là qu'un travail du cerveau ? En un mot, si le spiritualisme naissant n'avait eu pour toute base qu'une action dynamique, comme on dit aujourd'hui, se traduisant par des mouvements cérébraux, comment aurait-il pu s'établir, vivre, et nous donner une morale que les matérialistes eux-mêmes admirent encore ? Comment enfin les éléments de cette morale auraient-ils pu prendre naissance ? Avec le raisonnement de nos adversaires, on est forcé d'en arriver à cette conclusion étrange que le bien est le résultat d'une erreur et qu'il n'aurait jamais été connu sur la terre si les hommes ne s'étaient pas trompés dans le principe, sur la nature des phénomènes qui leur ont permis d'établir le culte des *dieux*, c'est-à-dire des êtres qui étaient en possession des beaux sentiments, des grands caractères et de la puissance morale.

D'un autre côté, il faut bien aussi tenir compte de la nature de ces rêves anciens dont on nous parle. On semble croire qu'ils n'ont pas eu un caractère particulier et ne se sont pas écartés des rêves ordinaires. Comme nous n'avons, sur ces faits, que des récits dépourvus de toute autorité positive, nous ne pouvons prétendre que la science leur attribuera une valeur qu'ils n'ont pas. La superstition seule pourrait avoir la pensée de s'en servir comme d'arguments indiscutables, et, de fait, elle s'en sert ; demandez plutôt aux catholiques. Nous ne devons pas raisonner comme eux, bien qu'on nous traite d'esprits intolérants et fanatiques. Mais il nous sera permis sans doute de faire remarquer que nous obtenons, aujourd'hui encore, des phénomènes ayant une allure bien différente de celle des rêves ordinaires. Nous pouvons donc présenter ces phénomènes comme étant la confirmation des faits anciens, un peu dédaigneusement traités de simples rêves par les philosophes et les savants.

M. le Dr Davis n'apporte donc pas, il me semble un argument bien solide lorsqu'il s'appuie sur l'ancienneté du spiritisme pour le combattre. Le simple raisonnement nous dit, en effet, comme j'ai essayé de le prouver plus haut, que le spiritualisme et les croyances religieuses doivent avoir d'autres bases que les imaginations du rêve. En outre, en parlant ainsi, notre adversaire ne fait autre chose qu'évoquer le souvenir d'une masse

innombrable de phénomènes, non positifs, je le répète, mais rendus très vraisemblables par certains faits actuels dont il reconnaît lui-même la réalité, ainsi que je le démontrerai en citant ses propres phrases.

IV

M. Davis invoque la science, ai-je dit plus haut, et il résulte de la lecture de son livre que la science ne peut être dans le vrai que si elle est matérialiste. C'est déjà, bien qu'il s'en défende, manifester un *parti-pris*, commun, du reste, à beaucoup de savants. Donc le spiritisme est l'ennemi de la science.

Pour établir son raisonnement, notre adversaire nie absolument la possibilité de certains phénomènes. Suivant lui, tous les faits d'apparitions d'*esprits matérialisés* sont faux. Par conséquent, M. Williams Crookes a été, comme les autres, la victime d'une mystification, lorsqu'il a cru voir *Katie King* à côté de Mlle Cook endormie. L'illustre savant anglais a été la dupe de cette jeune fille qui était, c'est M. Davis qui parle, un faux médium. Mais on ne peut soupçonner l'expérimentateur parce que, dit toujours M. Davis, la « mauvaise foi serait une grossière injure dont la pensée ne « doit même pas venir quand il s'agit d'un William Crookes, l'honneur et la « loyauté mêmes. »

Notre adversaire cite les expériences dans lesquelles M. Crookes a vu *Katie King*. Il relate l'épisode des photographies et reproduit cette phrase du célèbre physicien : « J'ai une épreuve de Katie et de son médium, photographiés ensemble, mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. » Et M. Davis commente ainsi cette déclaration : « C'est toujours la même « chose et rien ne prouve mieux la fraude que cette persistance à ne jamais « nous montrer les deux visages ensemble alors que ce serait la preuve la « plus convaincante que l'on pût donner surtout sur un terrain aussi important et quand il s'agit de faire croire à une aussi grosse chose qu'au doublement matériel produisant deux êtres animés avec un seul. »

Après avoir vivement critiqué les procédés d'investigation de l'expérimentateur, M. Davis ajoute : « Je ne veux répondre, pour en terminer, qu'à « l'argument tiré du long espace de temps, trois années, pendant lesquelles « la fraude aurait duré. On s'en serait aperçu, dit William Crookes. Je « demande comment on aurait pu s'en apercevoir, puisque le savant s'est « toujours refusé à employer aucun moyen qui ne fut accepté de Katie ou de « son médium, ce qui est tout un. Ah ! si William Crookes avait consenti, « comme cela est arrivé dans un cas que je citerai, à donner le mot à une « amie qui, pendant que Katie racontait ses aventures dans l'Inde aux « enfants du savant, se serait introduite dans le cabinet par les portes de

« derrière. pour s'assurer que Mlle Cook était vraiment en léthargie sur un « sofa... oui, si Williams Crookes avait fait cela et s'il venait nous dire : « Mme X^{me} a pénétré dans le cabinet pendant que Katie causait tranquillement dans le salon et elle y a trouvé miss Cook en personne et en léthargie, ce qui lui a permis de faire toutes les vérifications nécessaires... pour le coup il nous donnerait une preuve scientifique par le contrôle absolu des deux personnalités et il n'y aurait plus rien à dire, plus rien à faire qu'à s'incliner devant notre petitesse et les mystères insondables de la grande nature. »

M. Davis est-il bien sûr que l'incrédulité, qu'il représente et défend très bien, s'inclinerait aujourd'hui si M. Crookes avait procédé de la sorte ? Est-il bien sûr que le parti-pris absolu qu'il apporte lui, M. Davis dans la question, ne subsisterait pas ? Non, il ne doit pas en être sûr. Pour certains savants en effet — et M. Davis est de ce nombre — aucune expérience n'est faite avec assez de soin, aucune recherche n'offre assez de garanties et ils ne croient pas parce qu'ils ont formellement résolu de ne pas admettre la réalité du fait spirite.

Il est donc aussi impossible de les convaincre que d'enlever aux catholiques la pensée d'attribuer au démon ces phénomènes. Car, remarquez-le bien, les catholiques admettent les faits, et, plus ces faits sont étranges, plus ils les croient vrais. Seulement, pour eux, c'est le diable qui en est l'auteur. Dans un récent ouvrage, le P. de Bonniot, de la Société de Jésus (1) s'exprime catégoriquement à ce sujet.

« Les agents du spiritisme, dit-il, sont les démons, » — « Les anges du spiritisme sont les mauvais anges. » — « Le démon continue à gouverner réellement la cité du mal qui, sur la terre, est mêlée à la cité de Dieu. Il y fait quelquefois éclater ses prodiges, *simulant comme il le peut les œuvres* du Tout Puissant. » — « Avec une habileté bien digne de lui, ce triste personnage (le démon) tourne autant que possible à son avantage le ridicule (*sic*) dont le triomphe du christianisme l'a couvert... »

C'est à se croire au moyen-âge, quand on lit de pareilles inepties.

Ainsi donc, *parti pris* d'un côté et *parti pris* de l'autre — ou, si l'on préfère, *manière de voir*, résultant de l'éducation première, des études faites, en un mot du fonds de croyances, soit scientifiques, soit religieuses, que l'on a dans l'esprit.

V

Heureusement que vis-à-vis de ces explications contradictoires se dresse,

(1) Voy. *Le Miracle et ses contrefaçons*, par le P. J. de Bonniot, 1 vol. Paris, Retaux-Bra.y

tout simplement, le bon sens. Et savez-vous ce qu'il dit, le bon sens, à propos de William Crookes, par exemple ? Tout simplement qu'il est impossible qu'un homme aussi froid, d'un esprit aussi réfléchi, ait pu être mystifié durant trois années avec ses amis et les..., personnes de sa famille, par une fillette de quinze ans. M. Davis a-t-il découvert la mystification ? Pas le moins du monde. Mais il prétend qu'il y en avait une, parce qu'il a assisté en Amérique, à des séances données par de faux médiums. Est-ce une preuve ? On avouera qu'elle n'a rien de positif, rien de scientifique, et qu'il faudrait trouver autre chose. Mais on ne trouve pas.

Que dit encore le bon sens ? Il dit simplement ceci : Relisez la relation des faits. Or, puisque M. Davis nous a déjà déclaré que M. Crookes est « l'honneur et la loyauté mêmes » et que, par conséquent, M. Crookes ne peut nous tromper ; puisque M. Davis a pris dans un ouvrage que j'ai sous les yeux, (1) le récit qu'il donne des expériences, on peut lui répondre en reproduisant quelques lignes de l'*appendice aux Recherches sur le spiritualisme*. A la page 23, il est dit :

« Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son « voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe et tan-
« dis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle
« pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions.
« Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un
« coup dessus et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'a-
« paravant. Ceux qui se trouvaient près d'elle examinèrent et touchèrent
« l'étoffe avec sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou ni cou-
« ture, ni aucune partie rapportée, à l'endroit où un instant auparavant ils
« avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre. Elle donna ensuite ses
« dernières instructions à M. Crookes et aux autres amis sur la conduite
« à tenir touchant les manifestations ultérieures promises par elle au
« moyen de son médium. »

C'est le journal « *The spiritualist* » du 29 mai 1874, qui, le premier a raconté cette scène. M. Davis y fait allusion et se borne à dire : « Le tour est connu, inutile d'être un esprit pour le faire... Ici nous sommes en présence de l'exploitation industrielle... » Est-ce une réfutation scientifique que M. Davis nous présente là ? Assurément non. C'est une opinion personnelle, voilà tout. Nous ne pouvons donc voir dans cette façon de combattre le spiritisme, que l'intention bien arrêtée, de nier *quand même*. Un homme impartial ne se servirait pas de semblables arguments.

(1) Voy. Les *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, par William Crookes, librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

Le fait reste donc pour nous, spirites, tout entier et nous continuons à croire à la réalité de *Katie King*, si extraordinaire que cela paraisse. Un faux médium qui serait représenté, sur le canapé voisin, par un mannequin, comme le prétend M. Davis, dans plusieurs passages de son livre, un faux médium, dis-je, n'aurait pas le pouvoir de reconstituer ainsi, sous les yeux de plusieurs observateurs, un morceau d'étoffe dont un instant auparavant, ces mêmes observateurs avaient constaté la détérioration. Dire que le *truc est connu*, ce n'est pas expliquer le fait. Enfin il ne faut pas oublier qu'il y avait là un des savants les plus considérables du monde entier et que celui-ci, qui devait connaître Mlle Cook, puisqu'il expérimentait avec elle depuis trois ans, la considérait comme une très honnête jeune fille, une « innocente écolière » ainsi qu'il l'appelle.

VI

J'ai parlé un peu plus haut d'un *mannequin* qui remplaçait, soi-disant, le faux médium lorsque miss Cook jouait, d'après M. Davis, le rôle de *Katie King*. Ici le bon sens vient encore nous aider à combattre l'adversaire. Comment cette jeune fille aurait-elle pu mettre, à sa place, un mannequin le représentant et se déguiser *instantanément*, pour remplir le rôle de Katie, dans la scène suivante, racontée par M. Crookes ? (1)

« J'entrai dans la chambre avec précaution; il y faisait noir et ce fut à « tâtons que je cherchai Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plan- « cher. »

« M'agenouillant, je laissai entrer l'air dans ma lampe, et à sa lueur « je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au dé- « but de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement in- « sensible. Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tint « la lampe tout à fait près de son visage; mais elle continua à respirer « paisiblement. Elevant la lampe je regardai autour de moi et je vis « Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle « était vêtue d'une draperie blanche et flottante, comme nous l'avions déjà vue « pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, « et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer « la figure de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien « réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques mi- « nutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne « parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois « fois différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi

(1) L'Appendice aux *Phénomènes du spiritisme*, p. 11, et l'ouvrage du Dr Davis, p. 112.

« pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme
 « vivante, et à trois reprises différentes je tournai ma lampe vers Katie pour
 « l'examiner avec... une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus
 « le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin Mlle Cook fit un
 « léger mouvement et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me re-
 « tirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais
 « je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée et que
 « deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière. »

M. Crookes ajoute : « Hier soir Katie avait le cou découvert, la peau était
 « parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou
 « une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distincte-
 « ment et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées,
 « tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint
 « de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les
 « doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook et son
 « visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer il y
 « a aussi des différences marquées. »

Malgré toutes ces différences, M. Davis, qui n'a vu aucune des séances où
 toutes les observations minutieuses relatées par M. Crookes ont été faites,
 n'en continue pas moins à nier la possibilité du phénomène. M. Crookes a
 beau dire qu'il a tenu la main du médium, *qui était bien la main d'une*
femme vivante, et qu'en même temps il voyait Katie ; il a beau faire re-
 marquer que Mlle Cook, étendue devant lui *fit un léger mouvement et qu'aus-*
sitôt Katie lui fit signe de s'en aller, ce qui veut bien dire qu'il constata,
 simultanément deux actions différentes, deux gestes faits par le médium et
 et par Katie... Il a beau dire tout cela, il se heurte contre l'incrédulité ab-
 solue de l'adversaire. « C'est de la fraude, fort habilement jouée, s'écrie
 « M. Davis, mais elle ne peut convaincre que les croyants déjà convaincus...
 « La jeune Cook a habilement manœuvré son fantôme pendant une demi-
 « minute, prenant tantôt sa place, tantôt lui donnant la sienne, dans une obs-
 « curité circonscrite, favorable à cette mise en scène et voilà la vérité. »

Voilà la vérité ! Et l'on nous a dit, en commençant, que l'on était sans
 parti pris, sans opinion préconçue ! Les phrases de M. Davis donnent un dé-
 menti formel à cette déclaration.

La vérité, dirai-je à mon tour, c'est que le bon sens, que j'invoque de nou-
 veau, ne permet pas, si le récit de M. Crookes est exact, d'y voir autre chose
 que la relation d'un phénomène. Il n'est pas possible, en effet, que M. Croo-
 kes ait pu être mystifié en de telles conditions. Aucun prestidigitateur n'eut
 été assez habile pour lui faire voir deux êtres vivants à la fois s'il n'y en
 avait eu véritablement qu'un et le *truc* n'aurait pas été possible. M. Davis a

beau nous dire que l'on fabrique à New-York des mannequins soie et caoutchouc pouvant être gonflés à la minute; que cinq mètres d'une étoffe, légère comme une toile d'araignée, dans laquelle on se drape à la seconde, peuvent tenir à l'aise dans un étui à cigare... tout cela ne nous explique pas comment Mlle Cook aurait pu, tandis que M. Crookes tenait sa main et qu'elle était accroupie sur le plancher apparaître en même temps debout sous le déguisement de Katie King? Chercher, en expliquant les trucs des faux médiums, à détruire l'effet considérable produit par les récits de William Crookes, c'est sans doute très habile. Malheureusement il n'y a là qu'une comparaison rendue impossible par le récit exact des faits incriminés. C'est donc le parti pris systématique et bien arrêté de nier la possibilité des apparitions de *Katie King* qui a dicté à M. Davis sa singulière réfutation.

Ce parti pris, il faut le reconnaître, ne l'anime pas d'un bout à l'autre de son livre, ainsi que je le ferai remarquer dans un prochain article, à propos de plusieurs autres phénomènes.

(A suivre)

ALEXANDRE VINCENT

PHOTOGRAPHIE SIMULTANÉE DU MÉDIUM

ET DE LA FORME MATÉRIALISÉE À LA LUMIÈRE DU MAGNÉSIUM

EXPÉRIENCES DE M. AL. AKSAKOW, A LONDRES.

Traduit du *Psyche Studien* (Suite : Voir la *Revue* du 1^{er} août 1887.)

La dernière séance eut lieu le 26 juillet 1886, j'étais convaincu que rien ne se produirait. Les préparatifs terminés, je me rendis dans la chambre noire; je pris de mon sac, deux nouvelles plaques que je marquai en russe : A. Aksakow, 14 juillet 1886 (vieux style); l'hôte les mit dans le châssis. Nous fermâmes soigneusement la porte, nous nous plaçâmes comme la première fois et la lampe à esprit de vin fut allumée; Eglinton placé dans le fauteuil, devant le rideau, et en *trance*, se mit à parler, indiquant nos préparatifs et nous réitérant la promesse de faire ce qu'il était possible pour le succès, mais sans assurance positive. Le moment d'allumer le magnésium serait suggéré à M. N... qui dirait « maintenant. » La première expérience ratant, nous devions, dans la chambre noire, photographier dans l'obscurité pour essayer de développer une forme féminine.

Je demandai pourquoi, dans la dernière épreuve, nous avions obtenu une tête avec attitude étrange? On répondit que le moment était mal choisi pour répondre; j'en connaîtrais plus tard le motif. Au bout de cinq à dix minutes Eglinton se plaça derrière le rideau; à l'aide de la lampe à esprit de vin.

j'évaluais le temps. Eglinton sortit à nouveau, rassembla de la *force*, fit des passes de nos têtes à lui et disparut derrière le rideau.

Il en ressortit et s'assit dans le fauteuil, devant l'ouverture, la figure et le corps tournés vers nous ; il élevait et baissait les mains. A sa tête, on voyait des lueurs blanches. Des coups frappés furent entendus, nous étions dans l'incertitude.... Les coups se répétèrent. Fallait-il éclairer ? Oui, dit-on. Le magnésium allumé, l'hôte découvrit la lentille.

A la lumière éblouissante, Eglinton dormait tranquillement, les mains croisées ; sur son épaule gauche, une troisième main tenait un morceau de voile blanc ; près de son front, on en voyait une quatrième ; toutes absolument naturelles et vivantes. L'exposition finie, les mains ne disparurent pas, et tirèrent Eglinton qui disparut derrière le rideau. L'hôte retourna le châssis et découvrit l'autre plaque.

A peine notre hôte assis, derrière le rideau une *forme* masculine élancée émergea, s'avança de trois ou quatre pas, habillée de blanc, barbe noire et un turban blanc ; je dis : « C'est Abdullah ! » « Non » reprit l'hôte, « cette forme a deux mains. » La forme d'Abdullah qui apparut aux séances d'Eglinton à Saint-Petersbourg, avait seulement la moitié du bras gauche. L'apparition mit les bras en une courbe, salua et disparut derrière le rideau. Quelques secondes après, Eglinton apparut et derrière lui, la forme élancée. Ils se placèrent en face du rideau ; une voix forte dit : « lumière. » Le magnésium flamba et avec surprise, je vis la forme élancée, de son bras gauche, entourer et soutenir Eglinton qui était en *trance* profonde et tenait à peine sur ses pieds. Environ à cinq pas de lui, à la lumière éblouissante du magnésium, je pus regarder l'étrange visiteur.

C'était un homme plein de vie, à la peau vivante, barbe noire naturelle, épais sourcils et yeux perçants qui fixèrent la flamme du magnésium pendant quinze secondes. De la main gauche, il soutenait son voile. M. N... cria « maintenant » pour fermer la lentille ; la forme disparut, n'eut pas le temps d'entraîner Eglinton qui tomba devant le rideau comme un cadavre.

Nous ne bougeâmes pas. Eglinton était en un pouvoir sur lequel nous n'avions aucun contrôle ; le rideau s'ouvrit à nouveau, la même forme réapparut pour la troisième fois, s'approcha d'Eglinton et se penchant fit des passes sur le corps sans mouvement.

Nous regardions avec étonnement, dans un profond silence. Eglinton essaya de se lever et à la fin, se trouva debout ; la forme l'entoura de ses bras pour le conduire derrière le rideau.

La voix faible de Joey, guide du médium, nous recommanda de le porter immédiatement à l'air frais, de lui donner du brandy et de l'eau. La dame voulut sortir, mais la porte était fermée. Je la priai de m'excuser, il me

fallait ouvrir la porte moi-même. Je vérifiai la fermeture, en pleine lumière, et je l'ouvris. Eglinton était dans son fauteuil, en *trance* profonde, impossible de le mettre sur pied; nous le portâmes à trois dans la salle à manger, et le plaçâmes devant la fenêtre ouverte; saisi de convulsions, il roula sur le parquet. du sang injectait ses lèvres; de vigoureuses frictions et l'emploi de sels actifs le rappelèrent à lui, le réveillèrent de ce profond sommeil.

Confié aux bons soins de nos hôtes, nous nous rendîmes dans la chambre noire pour développer les plaques; les lignes commençant à se dessiner, je retournai en hâte à la salle à manger annoncer la bonne nouvelle à Eglinton qui attendait le résultat avec impatience; apprenant notre succès, il dit : « Bien, ceci sera-t-il suffisant pour M. Van Hartmann? » « Ce sont toutes hallucinations » répondis-je.

Eglinton paya chèrement son triomphe; il fallut une heure et demie pour le faire revenir à lui et se rendre à une station du chemin de fer souterrain. M. N... le reconduisit chez lui, le mit au lit; à peine y était-il, qu'il eut une deuxième attaque avec convulsions et hémorrhagie.

Il recommanda que l'on ne dit rien à ses amis de ce qui lui était arrivé; le jour suivant, plusieurs membres de sa famille, que son état inquiétait, vinrent demander ce qui lui était arrivé la veille; ils ne l'avaient jamais vu dans un tel état d'épuisement.

Les photographies préparées le jour suivant réussirent, particulièrement celle sur laquelle se voyaient quatre mains. Contrairement à ce qui lui était arrivé à Saint-Petersbourg, Eglinton avait supporté la lumière du magnésium avec tranquillité; les mains posées sur lui sont parfaitement distinctes en photographie. La main reposant sur son épaule présente cette particularité étrange : la moitié du doigt du milieu et celle de l'index semblent manquer, défaut apparent dans la matérialisation; la deuxième photographie n'est malheureusement pas aussi distincte.

Les deux formes avaient évidemment remué, quoique ce ne fût pas perceptible à l'œil; pour le but envisagé, le résultat est satisfaisant. Eglinton facile à reconnaître à sa tête tombant sur le bras qui la soutient. A son côté se tient la forme élancée que nous avions vue, dont la barbe et les sourcils sont bien venus, mais les yeux sont troubles; particularité caractéristique de cette figure le nez est court, différent de celui d'Eglinton, et rappelle celui de la figure obtenue en photographie transcendante. Les sourcils ne ressemblent pas à ceux de cette figure, mais à ceux d'Eglinton. Les deux photographies portent dans un coin ma marque russe.

Les cinq négatifs sont en ma possession. Le manque de réelle ressemblance entre ces trois formes représentées par ces photographies, malgré la promesse faite que la même forme serait montrée par trois moyens diffé-

rents, et d'autres particularités de ces photographies, **parlent en faveur de la sincérité du phénomène.**

Nous le savons, les formes matérialisées ressemblent **plus ou moins au médium** et ne sont exemptes de cette ressemblance que dans des conditions spéciales.

Ainsi s'explique la ressemblance d'Eglinton et de la forme photographiée dans l'obscurité.

Il y a un manque notable de cette ressemblance avec la forme qui fut visible à la lumière du magnésium : cette ressemblance se borne aux sourcils.

Cette ressemblance est nulle dans la photographie transcendante.

Entre les deux dernières on peut retrouver de la ressemblance.

Mes recherches à Londres furent ainsi **conronnées de succès**, ayant obtenu la série des photographies promises. Je suis **redevable** de ce résultat au cercle qui, dans le but de faire ces expériences, eut la bonté de bien m'accueillir et je savais que la bonne composition du cercle est la première condition à observer pour obtenir des résultats médianimiques sérieux ; chaque chose a de l'influence, et jamais je n'avais eu l'occasion de me convaincre de cette vérité d'une manière aussi frappante. La facilité, la ponctualité, la force avec laquelle les phénomènes se produisirent dépassèrent de loin tout ce que nous en avons vu à St-Petersbourg.

Il est très important de noter que, outre les dispositions harmonieuses du cercle, la photographie transcendante y avait été produite ; en conséquence nous avons les éléments médianimiques nécessaires au succès des expériences que j'avais en vue. Je n'exagère pas l'importance des avantages que présente une maison privée pour suivre des expériences ; il n'est pas facile pour un étranger à Londres, de trouver un appartement bien disposé pour ce genre d'investigations.

Obtenues dans la maison d'Eglinton, ces photographies eussent perdu la moitié de leur valeur ; les bons services offerts par notre hôte respectable furent pour moi d'une grande importance, je lui exprime ma profonde et sincère gratitude, en mon nom et celui de ceux auxquels le progrès du spiritualisme est cher.

(A suivre).

AL. AKSAKOW.

ESPRITS SAVANTS INCRÉDULES

Médium Mme Bonnot. — « Inquiétés par vous, nous cherchons ce que c'est que la **réincarnation**, et ne trouvons pas la trace de ce système nouveau. **Serait-ce** une découverte que cette doctrine invraisemblable ? Son auteur **a-t-il écrit** et fait des adeptes ? S'il existe, faites le connaître pour nous permettre d'étudier sa philosophie ou connaître son enseignement et **abdiquer** notre passé ; des hommes de science ne peuvent renier leur foi et leur savoir pour entrer dans l'inconnu.

• Pour mériter le paradis, il est vrai, nous avons employé une longue vie de travail, d'abnégation, de foi, de dévouement ; ce paradis nous faisant défaut, l'incertitude nous pèse.

• Il nous semble impossible de revenir petits enfants sur la terre après y avoir vécu à l'état de vieillards ; pour adopter vos assertions, faudrait-il au moins en connaître le bien fondé.

• Si votre professeur veut nous recevoir à son cours de philosophie, nous y viendrons avec le désir de nous instruire sur les idées nouvelles que vous dites en accord avec la morale du Christ. »

Le médium donne une instruction sur celui qui se réincarne, tirée des œuvres d'Allan Kardec ; et les esprits répondent : « Voici donc la doctrine apportée par l'esprit de vérité ? Quelle raison l'a engagé, cet esprit, à prendre pour intermédiaire des ignorants, lorsqu'il pouvait nous choisir étant plus aptes à le comprendre ? Vous prétendez être les dépositaires de grandes vérités, ce qui nous paraît inadmissible. » — Le médium leur donne une instruction, pour les rendre plus humbles.

1^{er} novembre 1887. Les esprits incrédules s'expriment ainsi, par la médiumnité de Mme Bonnot (Séance du 1^{er} novembre, 5, rue des Petits-Champs) :

« Dans cette assemblée, de belles pensées ont été exprimées par des orateurs, des poètes, des médiums ; nous le croyons, ils ont disserté à l'adresse des invisibles et non pour leur auditoire incarné, ne se doutant pas qu'autour d'eux, ces **désincarnés** formaient un véritable aréopage ; ils ont discuté les assertions émises, à l'usage des esprits avancés, peu compréhensibles pour la masse inintelligente.

« Pour de nouvelles phases d'existences spirituelles, nous comprenons la nécessité des vies successives et c'est œuvre de progrès et de solidarité que de propager de telles idées, de faire sortir de leur horizon limité les âmes qui ont appris ce qu'enseigne l'école et ne voient rien au-delà.

« Merci à vous qui accueillez avec tant de sympathie, d'attirer des adeptes à vos doctrines sages et rationnelles. »

L'ENSEIGNEMENT DE L'HOMŒOPATHIE

ET SON APPLICATION DANS LES HOPITAUX (1)

Par le Dr FLASSCHËN, de la Faculté de médecine de Paris.

Voici un ouvrage fort intéressant, très vigoureux, et que je crois destiné à faire un certain bruit dans le monde des médecins et des malades. Qu'on en juge!

Le Dr Flasschën établit, dès son introduction, que l'enseignement de l'Homœopathie dans les écoles de médecine et son application dans les hôpitaux, s'imposent comme mesures urgentes de progrès, d'humanité et de salut public.

Savez-vous pourquoi ?

1° Parce que, dit-il, dans toutes les expériences comparatives qui ont été instituées tant en France qu'à l'Etranger, la mortalité a été beaucoup moindre dans les hôpitaux ou services homœopathiques que dans les hôpitaux ou services allopathiques ;

2° Parce que la durée des traitements est beaucoup moins longue dans les premiers que dans les seconds ;

3° Parce que c'est commettre un crime de lèse-humanité que d'imposer dans les hôpitaux, à ceux qui par conviction, se rendent habituellement dans les dispensaires homœopathiques, un mode de traitement dans lequel ils n'ont pas la moindre confiance, et qui d'ailleurs leur présente bien moins de chances de guérison que l'homœopathie ;

4° Parce que les hommes les plus autorisés parmi les professeurs et les médecins allopathes de toutes les nations, sont unanimes à avouer eux-mêmes que leur système n'est que l'empirisme le plus grossier, la routine la plus aveugle, en un mot, l'antithèse de la science ; et qu'il est on ne peut plus nuisible à l'humanité ;

5° Parce que, d'autre part, les professeurs et praticiens allopathes les plus considérables ont reconnu publiquement que l'homœopathie est la suprême vérité thérapeutique. »

J'avoue que ces deux dernières affirmations m'ont paru tout d'abord invraisemblables et que je me suis hâté de lire les deux chapitres qui y correspondent.

Dans le premier : *L'allopathie jugée et condamnée par les allopathes eux-mêmes*, j'ai relevé des citations bien importantes et bien tristes à la fois.

Je les reproduis :

« L'illustre Barthez, professeur à la Faculté de Montpellier, après avoir bien développé ses systèmes, ajoutait gravement qu'il ne croyait pas en la médecine.

« Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur le malade ; tant mieux pour le patient si c'est le mal que nous attrapons. »

« Dans son cours de clinique médicale, M. Germain Sée, actuellement encore professeur à la Faculté de Paris, a prononcé dans les termes les plus sévères, la condamnation de l'allopathie.

« Il a dit le 23 février 1880 :

« Le public n'a pas la moindre confiance dans les médecins. Cela se comprend ; nous pouvons le dire entre nous ».....

« Je ne crois pas au traitement de la pneumonie (fluxion de poitrine) et de la pleurésie. Nous pouvons déclarer cela puisque nous sommes entre médecins ; mais ne le disons pas trop haut, car on appellerait les homœopathes » !!!

« Le 23 avril 1880 :

« Il n'y a pas un seul livre de thérapeutique. Je les considère tous comme non avenues. »

(1) En vente à notre librairie, 1 vol. in-8, prix : 2 francs.

« Le 12 mars 1880 :

« Il a fallu que nos pères eussent l'âme chevillée au corps pour résister aux médecins. »

« Le 13 décembre 1880 :

« La fièvre typhoïde, au point de vue du traitement, est la honte de la médecine. Nous n'en connaissons absolument rien ! »

• Le célèbre Stahl disait : — *Je voudrais qu'une main hardie entreprit de nettoyer cette étable d'Augias. J'ose à peine pénétrer dans cette science peuplée d'erreurs, où la langue est aussi défectueuse que la pensée, où tout est à refondre, les principes et la matière.* »

Je pourrais multiplier ces citations, car elles abondent dans l'œuvre du Dr Flasschœn. Il suffira de dire que des savants et des professeurs tels que Baglivi, Fodéré, Bérard, Bichat, Bouchardat, Malgaigne, Magendie, Pinel, Barbier, Chomel, Claude Bernard, etc., etc., ont tous déclaré, à tour de rôle et à leur heure, que la thérapeutique et la matière médicale (allopathiques) sont dans l'anarchie et le chaos.

Ombre de Molière, qu'en dis-tu ? N'as-tu pas entendu le même M. Germain Sée, cité plus haut, s'écrier le 12 avril 1880, devant un nombreux auditoire de médecins :

« Quel dommage que Molière ne soit pas ici ! s'il y était, il rirait bien ; car tout ce qu'il a dit de nous est absolument vrai ! »

Passons au chapitre intitulé : *Les allopathes chantant les louanges de l'homéopathie.*

Je cite :

« Le docteur Devergie aîné, professeur au Val-de-Grâce, a affirmé que : *La loi homéopathique est le pivot autour duquel doivent un jour se rallier tous les principes qui dominent la médecine.* »

« Un des plus grands savants de l'Autriche, le docteur Zlatarowich, professeur de thérapeutique à l'Académie Joséphine de Vienne, a proclamé en ces termes la vérité de l'homéopathie :

« *J'ai vérifié pour toutes les substances médicinales la réalité de la merveilleuse loi des semblables ou homéopathique, loi générale, et fondement de l'art de guérir.* »

Ces déclarations de savants allopathes sont en compagnie d'une foule d'autres de même origine et tout aussi stupéifiantes.

Les statistiques comparatives établies tant en France qu'à l'étranger et relevées par le docteur Flasschœn prouvent d'ailleurs que chaque fois que l'homéopathie et l'allopathie sont en présence, la vieille médecine est obligée de céder le pas à la nouvelle ; en d'autres termes, que la mortalité est bien plus grande, étant donné un même nombre de malades, dans les services allopathiques que dans les services homéopathiques. Ce sont d'ailleurs ces statistiques favorables à l'homéopathie qui, en Amérique, ont suggéré l'idée de créer des compagnies homéopathiques d'assurances sur la vie.

S'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'un conseil à donner aux docteurs qui pratiquent l'allopathie : c'est de se transformer bien vite en homéopathes. Malheureusement, il paraît — toujours d'après le Dr Flasschœn — que cette transformation demanderait plusieurs années de nouvelles études.

Les lecteurs de la *Revue* pensent bien que je me garderai de prendre parti dans la lutte. Je rends seulement compte du remarquable ouvrage du Dr Flasschœn en souhaitant que ses dires soient rétorqués de main de maître. Car enfin il m'est dur de croire que depuis son enfance la médecine n'a pas fait un pas en avant et qu'on doive à Hahnemann les premières bases solides de la thérapeutique. Si jusqu'à lui tout a été confusion et chaos, pourquoi blâmer le docteur Sangrado, qui, dans *Gil-Blas de Santillane*, enseignait que toutes les maladies sont guérissables par les saignées et l'eau chaude ? Le morceau de fromage du *Médecin malgré lui* pouvait aussi, dès lors, être utilisé comme

médicament au même titre que ceux de la médecine allopathique dont les docteurs n'auraient été jusqu'ici que les bourreaux de l'humanité.

Ceci dit, et l'auteur de *l'Enseignement de l'homœopathie* aurait-il dépassé le but, ce que nous ne pensons pas, nous dirions encore avec lui :

Pourquoi l'homœopathie n'est-elle pas enseignée dans les Ecoles de médecine et appliquée dans les hôpitaux ? Certes ! elle a fait ses preuves ! Pourquoi l'exclure de l'enseignement médical ? Cela nous paraît non seulement une anomalie mais une injustice, et nous faisons les vœux les plus sincères pour qu'une chaire lui soit bientôt dévolue à Paris et dans toutes les Ecoles et Facultés de Médecine.

Nous avons d'autres raisons de désirer qu'il en soit ainsi : Hahnemann était spiritua-
liste et presque tous les docteurs de son école le sont aussi ; M. le D^r Flassch en est lui-même un de nos frères en croyance les plus convaincus et les plus dévoués. Nous croyons fermement que si l'homœopathie entrait dans l'enseignement officiel, elle y ferait entrer avec elle le spiritualisme vrai et fécond, régénérateur de l'humanité.

Quand les médecins du corps tiendront compte des lois qui l'unissent à l'âme, ils feront de la meilleure médecine, d'abord, et, ensuite, ils seront plus utiles à leurs semblables dont ils pourront aussi panser les plaies morales. C'est le rôle que nous voudrions voir abandonné par certains ministres des religions et qui compléterait noblement la mission du docteur, ami de la famille.

A. LAURENT DE FAGET,

LA SORCIÈRE ET LES POSSÉDÉES DE CHATEAUNEUF (1726-1729)

Châteauneuf-de-Contes est un village de 1211 habitants situé à 22 kilomètres au nord de Nice et à 5 de la petite ville de Contes, à laquelle il doit le qualificatif qui le distingue des deux autres Châteauneuf du département des Alpes-Maritimes.

On lui donne aussi quelquefois le surnom de *Ville Vieille*, parce que le Châteauneuf primitif, le vieux *burg* du moyen âge, se dresse toujours sur le mont voisin, dont il couronne admirablement le sommet avec sa masse pittoresque d'anciens murs écroulés, de tours en ruines et de vieilles maisons depuis longtemps abandonnées.

Ce village double, désert sur la montagne, habité dans la vallée, offrait jusqu'à la première annexion de Nice à la France en 1792, cette autre singularité d'être un fief partagé entre une quarantaine de co-seigneurs, de familles différentes, qui tous ajoutaient leur titre seigneurial à leur nom patronymique : ainsi, il y avait des Galléan de Châteauneuf, des Priquier de Châteauneuf, des Grimaldi de Châteauneuf, des Peire de Châteauneuf, etc.

Depuis assez longtemps, deux filles de l'un de ces co-seigneurs, les demoiselles Françoise-Marie et Catherine Galléan, languissaient dans leur lit, travaillées d'un mal singulier contre lequel avaient échoué toutes les ressources que la science médicale possédait en l'an de grâce 1726.

C'était déjà assez, à cette époque, pour que maître Mazade, médecin de la famille, et avec lui tous ses confrères, eussent le droit de penser qu'un mal aussi rebelle et tout à fait nouveau pour eux était vraiment surnaturel; mais divers symptômes fort extraordinaires ne laissèrent plus aucun doute à cet égard.

Ainsi, l'une de ces demoiselles restait des mois entiers sans prendre la moindre nourriture, et « évidemment, disaient les médecins, en jargon « scientifique de l'époque, un jeûne prolongé à ce point sans déperdition « des forces vitales, serait impossible, si le démon n'administrât secrète- « ment à la patiente quelque principe actif ayant la vertu de maintenir l'é- « quilibre entre *l'humile radical* et la chaleur naturelle. »

Les propos extravagants que tenaient souvent les deux sœurs, les bizarreries de leurs manières et de leur maintien, parfois aussi la singularité de leurs actions, et enfin les discours peu édifiants qu'un beau jour elles se mirent à prononcer au nom d'un soit-disant esprit ou démon *Asmodée*, tout vint bientôt démontrer la justesse de l'opinion émise par les médecins: les demoiselles Galléan étaient bien possédées de l'esprit malin! C'est pourquoi Dom François de Steffanis, curé de Châteauneuf, jugea bon de procéder sans retard à des exorcismes pratiqués sur elles; mais ce moyen, conseillé par l'Eglise en pareil cas, loin de produire l'effet qu'il en attendait, ne fit que rendre plus énergique la fatale et dangereuse influence dont il avait cru pouvoir les délivrer.

La preuve de cette aggravation ne se fit pas longtemps attendre: le 7 avril 1726, dimanche de la Passion, Françoise-Marie Galléan entra dans l'église à l'heure des vêpres; et le moment venu de la prédication d'usage, ce fut elle qui prit la parole et non le curé Steffanis. Or, dès les premiers mots, le démon *Asmodée*, parlant par la bouche de la possédée, déclara que, forcé par la toute puissance de Dieu, il venait en son nom inviter le peuple à rentrer dans la voie du salut. Un exorde aussi inattendu frappa sans doute de stupeur tout l'auditoire et le curé lui-même; car personne ne songea à imposer silence à ce démon, prédicateur orthodoxe malgré lui; et peut-être même, en présence d'un fait si prodigieux, cria-t-on au miracle. Quoi qu'il en soit, *Asmodée* continua à donner d'excellents conseils à ses auditeurs, les exhortant à fuir le péché et à faire pénitence. Passant ensuite aux remontrances, *Asmodée* les fit ce premier jour à la manière ordinaire des prédicateurs: il s'en tint simplement à blâmer le genre de vie de tout le monde en général; mais reprenant la parole le lendemain, il réprimanda fortement diverses personnes assez bien désignées par lui pour être facilement reconnues de chacun. Enfin le mardi suivant, il ne garde plus aucune mesure: il nomme les gens, dit franchement ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils sont capa-

bles de faire, et il signale particulièrement à ses auditeurs une vieille femme nommée Lucrèce Barnoina, qui venait d'entrer dans l'église. Il déclare que cette malheureuse s'était donnée à lui dix-huit ans auparavant, dans un sabbat tenu au bastion de la tour de *Tolon*, et qu'à partir de cette époque, elle avait rendu victimes de ses maléfices un très grand nombre de personnes qu'il nomma, et en outre attiré fréquemment la grêle et toutes sortes de fléaux sur les récoltes.

Lucrèce eut beau nier et protester de son innocence, chacun la tint pour sorcière : elle avait, disait-on, tout intérêt à cacher la vérité, tandis que le démon, son maître, ne courait aucun risque à la dévoiler : en cela d'ailleurs le démon faisait ce que Dieu lui-même lui avait ordonné de faire.

Le jeudi 11 avril, Asmodée apprit au public qu'Alexandre, fils de Lucrèce Barnoina, avait fait un pacte avec lui. Le même jour, deux prêtres firent venir Lucrèce dans la sacristie : là, soumise à leur examen, elle avoua que tout ce dont l'avait accusée le démon était vrai, et elle leur en demanda pardon; après quoi elle fit la même déclaration au peuple dans l'église et devant le Saint-Sacrement.

Comment Lucrèce a-t-elle pu faire ainsi publiquement l'aveu volontaire en apparence de crimes qu'elle ne pouvait avoir commis ? Esprit faible, superstitieuse et bigote, habituée à croire aveuglément tout ce que prêchait ou disait son curé, cette pauvre femme dut céder aux pressantes exhortations des prêtres dont elle avait subi l'interrogatoire dans la sacristie. D'ailleurs sa comparution devant cette sorte de tribunal, redoutable à ses yeux, et la nature des questions qui, sans aucun doute, lui furent adressées sur les assemblées et les pratiques des sorciers, tout cela ne suffisait-il pas pour faire éclore dans son étroit cerveau une hallucination subite, qui lui faisait prendre pour des réalités les rêves d'une imagination troublée par la crainte d'une damnation éternelle : sort terrible qu'elle ne pouvait éviter qu'en se soumettant humblement à ce que l'Église exigeait d'elle ?

Il va sans dire que Lucrèce et son fils Alexandre furent dûment exorcisés et qu'une pénitence sévère leur fut imposée ; mais, comme en de telles circonstances on ne doit négliger aucune des puissantes ressources que la religion offre aux affligés d'un mal surnaturel émanant de l'enfer, une belle procession, à laquelle assista toute la population de Châteauneuf, conduisit, le lendemain vendredi, Lucrèce et son fils à l'église de la Sainte Vierge de Ville-Vieille, où se firent toutes les cérémonies prescrites en pareil cas.

A partir de ce jour on dut croire que tout était fini, que le calme était rétabli dans la paroisse de Châteauneuf et qu'il n'y serait plus question du démon Asmodée, ni de son pouvoir sur les sœurs Galléan et sur Lucrèce Barnoina : tout au contraire, la situation devint infiniment plus grave.

Nos villageois d'aujourd'hui ne manqueraient pas de hausser les épaules et d'éclater de rire aux premières paroles d'un nouveau soi-disant Asmodée; ceux de 1726 avaient à ce sujet d'autres convictions : profondément ignorants, comprenant fort mal la religion, imbus de préjugés de toute nature, ils tenaient d'autant plus à leurs opinions qu'elles étaient plus déraisonnables : nous pouvons donc admettre comme chose certaine que tout ce qui s'était passé à Châteauneuf durant la semaine du dimanche de la Passion, les exorcismes, la confession publique de Lucrèce Barnoina, la grande procession à Ville-Vieille, que tout cela, disons-nous, avait eu nécessairement pour effet de confirmer les gens de ce village et des environs dans leur croyance aux sorciers, à tous les sortilèges, et à la puissance formidable du démon.

D'ailleurs, était-il bien sûr qu'Asmodée eût été forcé d'abandonner la place? Quatre jours après les cérémonies accomplies à l'église de Ville-Vieille, un fait extraordinaire vint démontrer aux yeux de tous que l'influence de ce démon était plus forte que jamais. Deux autres sœurs Galléan se trouvèrent possédées à leur tour, et presque en même temps qu'elles, plusieurs autres femmes et jeunes filles du village.

Grand émoi alors dans la population entière de Châteauneuf, de tout le pays environnant, de Nice même, et bientôt, comme conséquence, graves désordres, scènes inouïes, accidents déplorables, dont nous serions en droit de douter, si nous n'en trouvions les preuves irrécusables dans les pièces des procès criminels intentés à Lucrèce Barnoina et aux sœurs Galléan, ainsi que dans la sentence rendue par l'autorité ecclésiastique contre le curé Dom Steffanis.

Naturellement c'est à la sorcière et à son fils Alexandre que le peuple attribua cette prompte réapparition d'Asmodée : leur réconciliation avec l'Église n'avait été qu'une feinte ; l'un et l'autre n'avaient pas cessé d'être les suppôts du démon, et ils recommençaient subitement leurs maléfices. On résolut d'en finir, avec la mère d'abord ; et le soir du 26 avril, plusieurs hommes forcèrent l'entrée de la maison de Lucrèce. Ils ne la trouvèrent point : effrayée sans doute par le fracas de leur irruption, elle était parvenue à s'échapper ; mais ils s'emparèrent de divers objets qui pour eux étaient autant de pièces accusatrices, entre autres une grande poignée de cheveux et un petit vase en terre, sorte de flacon nommé *bombolina*. Ayant brisé ce vase pour voir ce qu'il contenait, ils y trouvèrent certaines petites pierres lisses, différentes des pierres ordinaires par leur nature, leur forme arrondie et leur couleur, en outre une dent humaine, une mixture d'une herbe pilée tout à fait inconnue et une petite brochette.

Rien n'était fait cependant : on ne s'était pas rendu maître de la sorcière.

Supposant avec raison qu'elle avait pris la fuite, nombre de gens partirent de tous les côtés à sa poursuite, dès le matin, de très bonne heure. Elle fut arrêtée à une grande distance du village, fuyant hors des routes et des chemins battus, à travers les rochers et les précipices : elle portait avec elle une petite provision de pain et d'œufs, une croix en bois et deux images de saints. On trouva en outre sur son dos, entre la chemise et le buste, un brin de laurier, probablement du laurier bénit le jour des Rameaux, peu auparavant : « indice de culpabilité, dit naïvement Scaliero ; car les sorcières » ont coutume d'user de semblables rameaux bénits, d'autres objets sacrés « et même de la sainte hostie pour faire leurs maléfices. »

Peu de jours après, l'avocat Pascheri, juge de Châteauneuf, se rendit sur les lieux, maintint Lucrèce en état d'arrestation et la fit conduire aux prisons de Nice ; puis il procéda aux premières informations. Elles furent défavorables à Lucrèce, de même que toutes celles qui suivirent, et le procès de cette pauvre vieille dura près de deux ans.

Quant à son fils Alexandre, on le laissa en liberté ; mais, mal vu de chacun, il se trouva en butte aux injures et exposé aux mauvais traitements, de la part non seulement des hommes, mais aussi des femmes, des jeunes filles même : en effet quelques-unes de celles-ci le rouèrent plusieurs fois de coups de bâton, le traînèrent sur le sol en divers lieux où elles le rencontrèrent et jusque dans l'église ; et lui, homme fort et robuste, était impuissant à se défendre contre d'aussi faibles ennemis ! Ce qui prouvait bien, disait-on, que ces jeunes filles, elles aussi, étaient possédées du démon.

Des scènes pareilles, de plus regrettables encore, ne tardèrent pas à éclater entre personnes du pays, les unes soupçonnées de sorcellerie, les autres se prétendant victimes de leurs maléfices. Un sieur Horace Bottiero meurtrit de coups de bâton la nommée Louise Bermon et trois autres femmes ; une autre femme, Catherine Joarda, périt sous les coups des deux sœurs dudit Horace Bottiero.

A la suite de ces déplorables événements, plusieurs possédées avaient été arrêtées, conduites à Nice, enfermées et soumises soit à des exorcismes, soit à un traitement médical ; et deux des sœurs Galléan s'étaient rendues au sanctuaire de Laguet, espérant obtenir, par leurs prières à la Vierge de ce lieu, la délivrance de leur obsession. Cependant la plus vive agitation régnait toujours dans Châteauneuf, où l'on signalait de temps en temps l'apparition de quelque nouvelle possédée : bref les choses en vinrent à un tel point, que les autorités ecclésiastiques jugèrent indispensable de faire une enquête sérieuse touchant les prétendues possessions du démon : elles envoyèrent donc à Châteauneuf le P. Mirapelle, des Minimes, et le P. Dalbecchi ; ils disaient : « Si nous avons affaire réellement à de pauvres

« créatures victimes d'un pouvoir diabolique, il serait souverainement ridicule de prétendre refréner la violence infernale par du poison ou tout autre moyen naturel. »

(A suivre.)

A. L. SARDOU

Nota : A. L. Sardou, père de Victorien Sardou, l'académicien dramaturge, est un spirite de la première heure, ancien ami et collaborateur d'Allan Kardec dans ses recherches suivies sur le spiritisme. Cet octogénaire est encore un jeune homme, pour la vigueur et la rectitude de pensées, nous lui adressons nos vœux et notre fraternelle sympathie.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PRIÈRE (DICTÉE)

La plupart des formules de prière ne sont pas rationnelles, parce qu'elles ne tiennent pas compte de la véritable nature des choses, et cependant presque tous les groupes spirites les emploient telles quelles. Il vaudrait mieux les réformer, afin qu'elles disent seulement ce que vous pensez être la vérité. Pourquoi demander ce qui ne peut vous être donné, mais que vous pouvez prendre, parce que c'est un bien qui est le patrimoine commun de notre humanité ? Mieux vaudrait formuler un encouragement aux personnes présentes, puis s'efforcer de se mettre dans les conditions morales requises pour réussir. Cette méthode, en appelant leur attention sur ce qu'elles doivent faire pour progresser, les ferait avancer plus vite qu'une prière, dont la forme laisse supposer qu'il suffit de demander et qu'on obtiendra sans efforts.

Allan Kardec dit que l'évocation des esprits doit toujours se faire au nom de Dieu. De plus, la formule de prière qu'il propose pour l'ouverture des séances, semble supposer que Dieu va intervenir à notre appel pour nous envoyer de bon Esprits, pour éloigner les mauvais, pour nous signaler les impostures. Elle adresse ensuite aux Esprits une demande de concours qui a plus de raison d'être, mais qui cependant est de nature à fausser les idées sur la manière dont les choses se passent en réalité. Cela tient à ce que les Esprits qui ont dicté les formules parmi lesquelles Allan Kardec a choisi celles qu'il a fait imprimer à la suite de l'Evangile, étaient préoccupés de la nécessité de ne pas trop heurter tout d'abord les idées religieuses ayant cours. Ils ont donc donné des modèles de prières dont la forme ne différerait pas beaucoup des prières que les Chrétiens adressent à Dieu et aux saints. Cela n'avait aucun inconvénient, car dans tous nos actes l'intention est seule importante, et la forme ne l'est pas. Mais aujourd'hui que l'on a creusé davantage l'idée de Dieu, et que l'on commence à se rendre mieux compte de son action dans l'univers et de celle des Esprits, il y a avantage à se rapprocher en toutes choses de la vérité.

Qu'y a-t-il en réalité dans une séance spirite où l'on évoque les Esprits ? Une collaboration entre frères, les uns plus avancés, les autres moins, en vue du progrès. Dieu a-t-il à intervenir pour faire venir tels Esprits, et renvoyer tels autres ? Nullement. Les communications se font conformément aux lois éternelles. Ce sont les dispositions, les intentions bonnes ou mauvaises des assistants, qui font le succès ou l'insuccès de la réunion, et non

point les prières qu'ils adressent à Dieu. S'ils ont un désir sérieux de progrès pour eux-mêmes et pour les autres, leurs guides les assisteront, les aideront, chercheront à les éclairer, tiendront à distance les Esprits légers, trompeurs ou pervers, et au contraire feront bon accueil aux Esprits sérieux qui voudront venir à la réunion, pour s'instruire et instruire les autres selon leurs moyens.

Une telle séance est avant tout une collaboration entre incarnés et désincarnés qui travaillent ensemble à leur avancement. Pour donner de bons résultats, elle exige de la part des assistants les qualités morales que, précisément, la prière dont nous avons parlé leur fait demander à Dieu et aux Esprits. S'ils ne les ont pas, personne bien certainement ne les leur donnera pour la séance ; s'ils ne sont pas sérieux, mais seulement curieux, les Esprits avancés pas plus que les guides ne viendront à leur appel. Ils seront laissés livrés à eux-mêmes, en tête-à-tête avec les frères arriérés qui sympathisent avec leurs dispositions, et qui ne se feront aucun scrupule de les tromper. Chacun ainsi se distraira à sa manière, et toutes les prières du monde n'y pourront rien.

Les prières ne sont efficaces que quand elles déterminent chez l'incarné de bonnes tendances qu'il n'a pas habituellement, et quand elles l'aident ainsi d'une manière indirecte à se réformer. On peut donc dire qu'elles sont utiles surtout aux arriérés. Mais celui qui veut constamment le bien, et qui s'efforce de le faire, n'a pas besoin de prier. Ses actes remplacent avantageusement toute prière, parce qu'ils en apprennent plus sur ses dispositions intimes que tout ce qu'il pourrait dire.

J'ajoute que les prières ont un énorme inconvénient : c'est qu'en répétant souvent les mêmes formules, on finit par les dire sans faire attention à leur signification, de sorte que leur action se borne à celle qu'aurait une simple tendance au bien.

Ce n'est pas en vain que l'on a dit que l'homme est le fils de ses œuvres ; tous ses progrès sont conquis par ses efforts. Il est donc important qu'il ne se figure pas qu'en les demandant avec ferveur à un pouvoir supérieur, il pourra les obtenir sans peine, car cette erreur aurait pour effet de rendre son avancement beaucoup plus lent. Au contraire, ceux qui travailleront en se conformant consciemment à la vérité avanceront à pas de géant, comparativement à ce qui s'est fait jusqu'ici. Cela n'a rien de surprenant, car chacun sait qu'un aveugle est vis-à-vis du voyant, pour tout travail manuel, dans un état manifeste d'infériorité. Il en est de même de l'aveugle et du voyant intellectuels, lorsqu'on les compare : le premier tâtonne et s'égare, alors que le second va droit au but. Voilà pourquoi ceux qui s'identifieront avec la vérité et voudront la suivre, se trouveront bien de remplacer les formules de prières par une méditation qui leur rappelle d'une manière concise quel est le seul mode d'action efficace pour le progrès, quelle est pour eux la meilleure protection, quel est le plus sûr moyen d'avoir avec les Esprits des relations sérieuses et utiles.

Et pourtant il est arrivé que des médiums obtenaient de bonnes communications après avoir adressé à Dieu et aux Esprits une prière sincère, et n'obtenaient rien, ou des dictées d'Esprits trompeurs s'ils se bornaient à une simple évocation. Cela indiquait évidemment chez eux un avancement médiocre. Ils avaient besoin d'être électrisés en quelque sorte par la prière, pour se mettre dans des dispositions d'Esprit passables et suffisantes. S'ils avaient eu à un degré convenable la volonté du bien, une simple évocation leur aurait suffi, comme elle suffit à beaucoup d'autres.

C'est une exagération causée par la crainte superstitieuse de la mort et des

morts qui a fait regarder l'évocation des Esprits comme un acte religieux (1). Quelle différence y a-t-il donc entre les incarnés et les désincarnés? aucune, si ce n'est que les uns ont l'embarras d'un corps, et que les autres ne l'ont pas. Mais la mort n'élève pas les uns au-dessus des autres, et, sur la terre comme dans l'erraticité, chacun n'a droit qu'à la considération qu'il a méritée par ses actions et ses tendances. Notre devoir est donc d'agir envers les désincarnés comme nous agissons envers les incarnés de même niveau, lorsque nous sommes des gens de bien. Etre polis, fraternels, prêts à rendre service, reconnaissants de ceux qu'on nous rend, et respectueux du vrai mérite quand nous avons le bonheur de nous rencontrer avec lui, voilà tous nos devoirs de relations, qu'il s'agisse de morts ou de vivants.

Il est bon que les Spiritistes agitent toutes ces questions: c'est ainsi qu'ils parviendront à se dégager de la gangue catholique, dans laquelle ils sont enrobés depuis tant de siècles qu'elle modifie leurs idées à leur insu. Ils finiront par éliminer un à un les préjugés invétérés, et par voir les choses dans leur simplicité réelle. Tout est simple dans le monde; la simplicité des moyens est un signe de perfection. Mais les prêtres de toutes les religions ne pouvaient s'accommoder de cela. Il leur fallait le compliqué et l'incompréhensible. Il leur fallait le fanatisme crédule, qui se fait scrupule d'un mouvement, d'un regard, et court, pour un rien, se faire absoudre au tribunal de la pénitence; qui se croit damné pour avoir douté d'un dogme absurde, et croit que tous ses biens donnés à l'Eglise suffiront à peine à racheter son crime.

Quand des masses ignorantes ont été soumises pendant des siècles à un tel régime, leur bon sens se trouve faussé, et désincarnés aussi bien qu'incarnés en subissent l'influence longtemps encore après le moment où ils ont assez développé leur intelligence pour distinguer la vérité de l'erreur. Ils n'osent pas, ils sont timorés, ils ont encore la crainte instinctive de l'inconnu. Ils se demandent s'ils ne seraient pas coupables en étudiant sans parti pris les grandes questions de Dieu, de la vie, de la mort, des peines et des récompenses, et en les décidant suivant les lumières de leur raison.

Et cependant ces craintes sont vaines. Chacun a le droit de créer pour lui le système qui lui paraît le plus logique, et de l'accepter pour vrai jusqu'à ce que ses convictions changent. C'est là le premier des droits de l'homme, la première des libertés, celle de la conscience. Si tous les incarnés ayant de bonnes tendances usaient de ce droit, croyez bien que les sociétés humaines ne s'en trouveraient pas plus mal, bien au contraire. Quant aux arriérés qui cherchent uniquement des satisfactions matérielles, et que les grandes questions morales préoccupent peu, soyez persuadés que la société n'aurait rien à perdre à les voir professer librement leurs principes. Ce serait déjà un progrès chez eux, car ils auraient l'hypocrisie en moins.

Cela commence à se faire en France pour certaines questions. Grâce à l'esprit plus large du gouvernement républicain, on a laissé toutes les écoles politiques et sociales affirmer leurs idées et leurs tendances dans des réunions publiques. On les laisse librement se gourmer entre eux, leur interdisant seulement le désordre dans la rue. En est-il résulté quelques inconvénients? Oui, quelquefois, pour les habitués de ces réunions passionnées où la violence se donne trop souvent carrière; mais pour la société prise dans son ensemble, ces libres discussions n'ont eu que des avantages.

(1) L'esprit, sans doute, en parlant ainsi, s'adresse aux spirites qui ont la foi absolue et sans contrôle dans les communications des esprits quels qu'ils soient, et aussi infallibles que le pape, n'admettent pas qu'on les puisse contrôler.

Elles ont fait l'office de soupapes de sûreté, en permettant à des passions désordonnées de se répandre en paroles, et de trouver dans des luttes fréquentes un aliment à leur activité. Elles ont fait connaître les systèmes plus ou moins rationnels ou utopiques de ceux que les anciens partis considéraient comme des ennemis dangereux qu'il fallait museler à tout prix. Enfin elles ont montré que les masses étaient moins à craindre qu'on ne le croyait, puisque avec la mise en pratique sincère du suffrage universel, les révoltes populaires, les émeutes, les tentatives révolutionnaires, qui étaient presque en permanence sous la monarchie de juillet, ont disparu de nos mœurs.

Sans doute il ne faut pas conclure de là que toute révolution violente est désormais impossible. Il pourra y en avoir encore, mais seulement si des souffrances prolongées, qui pourraient être soulagées avec un peu de bonne volonté, un peu de sentiments fraternels et solidaires, et qui ne le seraient pas par suite de l'égoïsme des détenteurs des avantages sociaux, venaient pousser à bout les masses misérables.

La libre-pensée, la libre étude, la libre discussion, voilà les vrais remèdes de tous les maux de l'humanité. Ne craignez pas d'en user pour votre part, et d'adopter résolument les principes que votre conscience, consultée sans arrière pensée, sans parti pris, aura reconnus bons. C'est ainsi que vous avancerez, et que vous aiderez à l'avancement de vos frères.

Groupe Bisontin.

UN ESPRIT.

PENSÉES DE CARITA ET RÉFLEXIONS DE MARIE

Fin. — (Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} décembre 1887.)

Oh ! que vous seriez heureux si vous saviez éteindre votre égoïsme, chasser votre orgueil, dompter vos ambitions malsaines ! Hommes ! comme vous approcheriez vite de la perfection ; comme vous seriez vite près de Dieu !

Ne craignez pas la mort, craignez la vie.

Ne craignez pas les jugements du ciel : craignez-vous vous-mêmes, car l'homme porte en lui sa propre condamnation et sa propre récompense. La conscience est un ver rongeur ou une lampe allumée. Le premier détruit peu à peu tout l'homme ; la seconde l'éclaire d'un jour intérieur si doux qu'il se sent transporté dans des béatitudes infinies.

CONCLUSION.

A NOTRE CHER MÉDIUM.

Ami, notre œuvre est faite et la vôtre commence.
 Nous vous avons dicté ces pages d'espérance
 Que votre main rapide écrivit sans détour,
 Soumise, obéissante à nos cœurs pleins d'amour.
 Ces pages sont à nous, nous les avons mûries ;
 Elles ont fait l'objet de douces rêveries ;
 Nous en avons causé quelque part dans le ciel
 Avant de leur donner votre verbe mortel :
 Mais nous avons puisé dans votre âme, poète !
 La forme qui devait nous servir d'interprète ;
 Cette forme est à vous : ne la revoyez pas ;
 Laissez-la simple et vraie et suivant pas à pas

Nos rêves, nos espoirs dans la lutte moderne.
 H-las ! la vérité n'ayant qu'un flambeau terne
 Sur cette sombre terre où trop de mal la suit,
 Ne peut que rarement dissiper notre nuit.
 L'homme souffre : il attend sans cesse la lumière,
 Il a besoin d'amour pour finir sa carrière.
 A travers mille maux, mille devoirs divers,
 Oubliant les printemps quand passent les hivers,
 Il marche à peine, il va sans espoir et sans force,
 Des choses d'ici-bas mâchant la rude écorce,
 Injuriant le ciel et la terre et les eaux,
 Posant et reprenant ses pénibles fardeaux,
 Qui l'usent bien avant le terme de la vie.
 L'homme est infortuné, mais son âme est rayée
 Lorsqu'une goutte d'eau rafraîchit son palais,
 Lorsqu'il rêve un instant sous des ombrages frais
 A l'heure où le soleil met du feu sur la terre.
 Comme il faut peu de chose, alors, pour qu'il espère !
 Mais hélas ! chaque culte, humain plus que divin,
 Ne montre à l'homme errant qu'un unique chemin
 Plein de ronces, souillé de boue, âpre, sans borne.
 Qui s'enfoncé et se perd dans un espace morne.
 Le vague et l'inconnu planent sur ces hauteurs.
 Hommes ! sachez trouver les foyers créateurs,
 Sachez vous élever plus haut que la matière
 Dont le corps se compose et qui tombe en poussière ;
 Laissez monter votre âme au milieu des esprits ;
 Vivez de notre vie, inspirez vos écrits
 Des beautés de nos lois, de leurs douceurs augustes.
 Soyez vrais, soyez bons, soyez grands... soyez justes !

La nature a pour vous des exemples. Le soir
 Vous dit avec amour : « Homme, prière ! espoir !
 Le jour a des beautés à nulle autre pareilles
 Quand l'astre du matin, dans des rougeurs vermeilles,
 Se lève frissonnant de lumière et d'amour.
 Et le jour dit au soir, et le soir dit au jour
 Ce mot mystérieux, parfum de la nature,
 Qu'exhale chaque fleur, que l'océan murmure,
 Que la brise, l'oiseau, le feuillage, l'éclair,
 Tout reçoit de Dieu même et reproduit dans l'air :
 Amour, sublime amour, c'est toi que le brin d'herbe
 Connait et que la fleur du firmament superbe,
 L'étoile, rayonnant dans l'espace sans fin,
 Répand comme un flot d'or de son foyer divin ;
 C'est toi que l'arbrisseau croissant sur une tombe,
 Le chant du rossignol, l'aile de la colombe,
 Tout rappelle au cœur pur et de bonheur rempli ;
 C'est toi que chaque rose abrite en chaque pli
 De son sein large et frais plein de feuilles bénies ;
 Et c'est toi qui descends des sphères infinies,
 Amour, pure étincelle, amour, divin baiser
 Qui sur le front de l'homme ingrat vient se poser
 Pour que dans son travail, dans sa peine, il résiste
 A la voix qui lui crie : « Homme, sois égoïste ! »

Nous avons donc chanté l'amour, et Carita,
 Cette mère des cieux qui toujours le chanta,
 A mis près de ton front son front couvert de rides
 Mais rayonnant. Quelle âme et quels beaux yeux limpides !

Après elle j'ai mis mon cœur près de ton cœur.
 Nous avons dit à l'homme, avec quelque douceur,
 Sa loi sur cette terre et dans le ciel sa route ;
 Nous avons dit le vrai : souhaitons qu'il écoute
 La voix de deux esprits réunis en ce lieu
 Pour lui crier : « Courage ! » et pour lui montrer Dieu !

CARITA-MARIE.

N. de la R. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que *Les Pensées de Carita* et *Les Réflexions de Marie* viennent d'être réunies en une belle et forte brochure en vente à notre librairie à partir d'aujourd'hui, au prix de 1 fr. franco de port pour toutes destinations.

Nous engageons vivement nos amis à faire l'acquisition de ces communications d'esprits élevés dont le but est l'amélioration du genre humain.

Les groupes ou particuliers qui, dans un but de propagande, demanderont 10 exemplaires des *Pensées de Carita* et des *Réflexions de Marie*, auront droit à une remise de 10 0/0. 10 exemplaires, 9 fr. franco.

APPLICATIONS INDUSTRIELLES ET DOMESTIQUES DE L'ELECTRICITÉ. — Dans une de nos dernières Revues nous avons recommandé les appareils électriques d'éclairage, de sonneries et de téléphones de notre ami et frère en spiritisme, Tschieret, ingénieur électricien, 2, boulevard des Sablons à Neuilly-sur-Seine. Notre ami s'est associé depuis avec deux de ses parents, fabricants de machines électriques. Ces messieurs, persuadés que la vulgarisation des appareils électriques, et particulièrement de la lumière, était surtout retardée, à cause des prix élevés demandés par les fabricants et souvent encore exagérés par les intermédiaires, se sont attachés à fabriquer des appareils, de construction *solide et soignée*, à la portée des personnes les moins compétentes et à des prix excessivement modérés. Ils entreprennent toutes installations d'éclairage électrique, de sonneries et de téléphones pour villes, usines, fermes, ateliers, châteaux, maisons de commerce et maisons particulières. Des prix de faveur seront faits à nos abonnés qui accompagneront leur demande d'une bande de la Revue à leur adresse.

DIVERS : *M. de Lagrange*, nous annonce la désincarnation, à La Vera-Cruz (Mexique), du médium guérisseur si dévoué, FERMIN ACUNA, que les spirites de la région avaient en la plus haute estime ; un bon souvenir à cet homme de bien.

AVIS : Les séances expérimentales de la *Société Magnétique de France*, auront lieu à partir du 17 courant, au siège de la Société, 5, boulevard du Temple, tous les jeudis à 8 heures du soir.

Les amateurs ne seront admis à ces curieuses expériences que sur la présentation d'une invitation nominative.

Pour obtenir une invitation, s'adresser au siège de la Société où à l'un des sociétaires.

M. JULES BELAY, médium, somnambule, magnétiseur, 62, rue de Rivoli, Paris, donne toujours, le mardi à 8 h. 1/2, ses soirées expérimentales de spiritisme, de magnétisme, d'hypnotisme, de fascination.

Il reçoit tous les jours de 2 à 6 heures du soir, et donne à qui le convie des séances de spiritisme et de magnétisme.

La ligue nationale contre l'athéisme a fait un dépôt à notre librairie de quelques exemplaires d'une conférence de M. Adolphe Franck son président, membre de l'Institut, sur *'Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité'*, prix 0 fr. 30 port payé.